

> Ces chiffres sont, tous contextes confondus, parmi les premiers qui circulent dans la presse à propos du coût humain de la campagne désastreuse des derniers mois. Globalement, les recherches récentes confirment que les élèves de l'ENS ont bien été touchés, en proportion, plus que ceux d'autres institutions similaires (sauf l'école militaire de Saint-Cyr) et même que la population masculine française en général. Dans les classes de 1910 à 1912, c'est plus de la moitié qui est tuée ! Mais il convient aussi de noter que les promotions plus anciennes, auxquelles appartient Viple, si elles ont offert leur contingent à la cohorte des morts pour la France, ont en général été mieux préservées.

Il faut relire les terribles romans de Maurice Genevoix, normalien en section lettres, pour comprendre que malgré leurs succès scolaires, ces jeunes gens ont le plus souvent partagé le triste et fatal quotidien de leurs compatriotes. Au début du conflit, en tout cas, le fait d'avoir une formation de scientifique ne permet pas d'échapper aux rigueurs de la guerre des tranchées et l'armée semble n'avoir que faire de leurs compétences particulières. Contrairement à beaucoup, Viple se voit cependant offrir l'occasion de tirer directement avantage de ses études et intègre un régiment du Génie qui offre une protection relative. Il ne rejoint le front qu'en octobre 1915. En juillet 1916, il prend part à l'offensive de la Somme et fait preuve, sous le feu de l'ennemi, d'une conduite

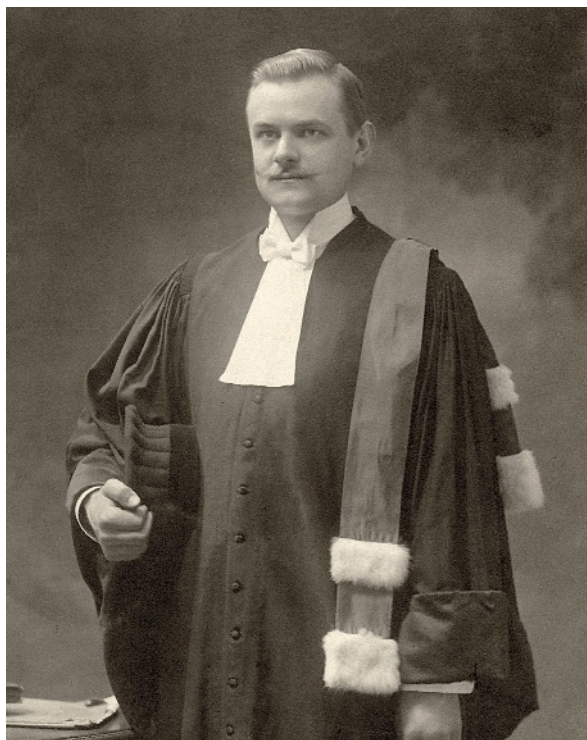
héroïque qui lui vaudra d'être décoré de la Légion d'honneur. Après une courte maladie, Viple arrive à Verdun en août 1917 et reste sur le front jusqu'aux dernières offensives qui débutent le 26 septembre 1918. Quelques jours avant d'être fatalement blessé, il écrit à sa femme : « Je me trouve bien de cette vie intéressante et active, mais pas trop dangereuse ; je suis content d'avoir réussi à te rassurer et à calmer tes inquiétudes. »

Avoir une formation scientifique ne permet pas d'échapper à la guerre des tranchées

Fin octobre 1918, son équipe travaille à la consolidation d'une passerelle sur le canal des Ardennes lorsqu'une première salve blesse deux soldats. Un deuxième obus touche un groupe de travailleurs : l'un d'eux meurt sur-le-champ, six sont blessés, dont Viple. Transporté dans un hôpital de campagne, il écrit à sa femme : « Il m'est arrivé un petit accident sans gravité : j'ai reçu quelques éclats d'obus dans le dos qui ont été retirés ce matin. Tout va bien... » Malheureusement, la convalescence ne se passe pas comme prévu. Le lendemain de l'Armistice, on l'opère à nouveau. Le 17 novembre, il écrit d'une main tremblante : « C'est un beau dimanche qui doit commencer l'occupation de l'Alsace-Lorraine. » À minuit, il était mort.

DONNER DU SENS À L'INJUSTIFIABLE

Tel que le rapporte Gevrey dans sa notice, le contraste entre la vie de Viple avant la guerre et celle qu'il mène sur le front est choquant. Mais au milieu de son témoignage, il introduit une solution de continuité en citant un ancien élève de Viple. Bien que cet élève n'ait jamais croisé Viple sur le front, il l'imagine « là-bas, toujours le même, aimable et doux, toujours calme, au repos comme dans la tranchée, la nuit comme le jour, à l'affût comme à l'heure de l'assaut, et bon pour ses hommes comme il l'avait été pour ses élèves. » L'exemple de Viple, comme celui de plusieurs de ses camarades d'infortune, montre l'importance du récit qui permet de donner du sens à l'injustifiable.



Paul Viple (1886-1918), normalien de la promotion de 1906, était professeur de mathématiques au lycée du Mans lorsqu'il fut mobilisé.